

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'ange boiteux

Jacques Brault

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1985). L'ange boiteux. *Liberté*, 27(4), 121–128.

JACQUES BRAULT

L'ANGE BOITEUX

Ainsi donc, très chers, vous touristiquez de plus belle. Du fond de mon hamac qui se balance avec lenteur sous un pommier d'âge vénérable, alors que la canicule plonge toute chose dans une fixité belle-dormante, je vous imagine ahanant sur un sentier caillouteux, la langue pendante, caméra en bandoulière, les mollets griffés d'épines, les poches alourdies de prospectus, tandis que le guide vous crie: «Allons! pressons un peu, messieurs-dames!» Et tout ce martyr pour enfin trébucher sur quelque ruine ligotée de lianes et grouillante de serpents. Ah! magie des voyages organisés! Au fait, depuis quand êtes-vous partis? Pas le moindre signe de votre part. Bien sûr, vous devez avoir un horaire surchargé. Du matin au soir on vous trimballe d'une étrangeté à l'autre. Vous rentrez à votre hôtel avec juste la force d'éteindre la lampe de chevet. M'envoyer une carte postale ou un télégramme grèverait l'énergie nécessaire pour supporter le supplice du lendemain. Je vous avais prévenus. Le tourisme est une industrie de haut rendement; n'y survivent que les plus forts. Vous rétorquiez à mes propos de paresseux que je méconnaissais les vertus du dépaysement, que je m'encroûtais dans le farniente. Que j'avais la vue courte et la curiosité basse. Il se peut. Pourtant, je ferme les yeux et me voilà aux confins du monde — hors du temps. Je plane au-dessus de mon pauvre moi-même (qui c'est, celui-là?) et je me rappelle la confiance narquoise de Giono: «Où que j'aïlle, ce qui m'intéresse, c'est la halte». L'oasis, dans notre désert d'affairement.

L'amitié du moment qui s'attarde. Je revois Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, si émouvante à l'heure du marché, qui se tasse sur ses pierres ridées, qui demande tout bas pardon d'être encore là, incongrue de beauté tranquille et de piété nue. Oui, poésie.

Poésie? Est-ce encore de saison? N'est-ce pas l'affaire de quelques baragouineurs qui prétendent changer le monde et ne changent même pas de chemise? Vous frappez en bas de la ceinture, très chers, car il est indéniable qu'à l'enseigne des diverses poétiques logent des tribus de faiseurs et de ventri-loques qui épucent le langage comme d'autres hominiens leur nombril. Bref, la «poésie» de ces spécialistes ès poésie rendrait toute croche une planche à repasser. Les poètes poétiques, hélas, sont rares. Un jour qu'avec des amis ma femme et moi nous traversions en automobile le Bourbonnais, nous avons fait escale à une auberge qui nous semblait invitante. Le patron, vêtu d'un smoking impeccable, vint à l'auto, ouvrit la portière du côté de madame et tendit la main. Que de galanterie, songeai-je. Ma femme fut littéralement éjectée de la voiture. Le maître de céans avait de la poigne. Et un sérieux coup dans le nez. Il nous guida vers l'auberge avec une dignité de pingouin. Nous mangeâmes fort bien. Le vin du pays nous délia la langue. Les plaisanteries fusaiement. Le patron nous offrit une liqueur de framboise. Il commençait à chambranler. Sur notre invitation, il s'assit à notre table et, sans préambule, se mit à dire des vers, comptés, rimés, composés selon l'usage antique et solennel. Une ode attendait l'autre, car c'était long, très long. Comme le rhapsode prenait une profonde inspiration, je m'empressai de lui offrir à boire. L'instant fut cornélien. Mais le devoir l'emporta. Il but et rebut. Avant de rouler sous la table, il nous confia que l'aubergiste en lui m'était que le mécène d'un poète caché (mais non muet), qu'il avait deviné à notre mine que nous étions des êtres de qualité, capables de comprendre l'incompréhensible, que le monde étant ce qu'il était et serait, une perte, une dégradation, bref en somme il parlait encore que

nous étions tous au lit, ronflant comme des béotiens. Au matin, avant le départ, je m'en fus saluer notre hôte. J'éprouvais un vague remords. L'aubergiste-poète sortit de l'office. Il portait un pantalon boudiné, une chemise de couleur indécise, et un sourire d'une telle confusion que je sentis rougir mes oreilles. Il garda ma main entre ses deux mains, longuement, sans un mot. Alors je compris par ce silence d'une tristesse insondable qu'un homme cherchait l'impossible. Et que ne le trouvant pas, il se saoulait d'alcool et de paroles. Très chers, je m'explique mal. Y a-t-il d'ailleurs quelque chose à expliquer? Une récente lecture de John Gardner me fournit à point un commentaire: «Ainsi donc l'angoisse était partout; il le savait à présent. Elle s'étend sur toute la terre et remonte dans le temps, remonte jusqu'aux braves hommes de Neandertal à la grosse cervelle, traînant leurs vieux et leurs infirmes d'un abri à l'autre, enterrant leurs morts dans des cercles de fleurs, et geignant sur les peines de l'existence avec des bouches incapables d'articuler plus de deux voyelles simples. Voilà les fruits de tous ces éons pendant lesquels l'évolution est passée du stade de l'hydrogène à celui de la conscience: des galaxies qui clament leur souffrance. Musique des sphères.»

La poésie de l'existence, accessible à tous les humains, la poésie fondatrice de chaque poème, elle se gagne sur notre raison d'être, sur notre dernière sécurité. Elle rompt le lien qui unit la cause et l'effet (ou ce que nous tenons pour tels), elle brouille les calculs et les prévisions, elle pratique l'espérance comme un risque à courir, une espérance vide et qui paradoxalement se nourrit de scepticisme. La réalité n'a cure de l'humain. Dure et réfractaire, elle prône que l'humain n'est pas si naturel, qu'en lui la soif, la faim, le sommeil, le désir sexuel correspondent à des manques. Nous souffrons d'une nostalgie d'infini. C'est absurde, mais c'est ainsi. Voilà où la poésie en tout et en tous s'impose comme une dénégation. Santé, jeunesse, lendemains qui chantent, allez vous faire voir! Rien n'est vrai, n'étant pas d'une absolue

nécessité. Le consentement à la poésie commence dans le doute et la perte. Le gentil Socrate de *l'Ion* effleure à peine la question, mais il ne l'évade pas. Le poétique interrompt l'action; il ne la diffère pas, il la congédie. C'est récuser le destin et tourner le dos à son ombre, la bêtise.

Que me voilà morose, très chers, et vous devez avoir de sérieuses réserves sur les qualités euphorisantes du hamac où je médite en vous suivant par la pensée. Avez-vous, pauvres forçats de l'exotisme, fait votre plein de monuments, de sites historiques, d'insolations et d'ampoules aux pieds? Pendant que vous soufflez un peu à l'ombre grisâtre d'un étique palmier, j'imagine ce que j'éprouverais si comme vous je m'adonnais à l'émerveillement tarifé. Car la poésie, surtout la quotidienne, vient, il est vrai, de l'émerveillement. Qui a son côté ombreux, je l'évoquais tout à l'heure. Mais pour l'essentiel, l'imagination poétique nous pourvoit gratuitement de perceptions pensantes et qui ne pèsent pas plus qu'une bulle de savon. Les vertueux et les tâcherons n'y comprennent goutte. L'odeur du café grillé (pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre?) me ramène dans le quatorzième arrondissement de Paris où par un matin de gloire soleilleuse j'entends des clochettes. Je regarde et ne vois rien de particulier. La bruine mélodieuse se rapproche, et d'une rue transversale débouchent un troupeau de chèvres qu'accompagnent un berger et son chien. Les passants s'arrêtent et parmi eux le temps. J'en avais la bouchée bée; j'avalais un peu d'éternité. Puis un camion s'est approché; on a fait monter les bêtes. Et la prose des jours a repris son cours. Cette grâce demeure en moi; quand le vertige me déporte vers le dégoût total, je m'y accroche. «L'herbe et le temps ont même peine», note Schéadé. Pour le découvrir, il faut se livrer à ce que Jünger appelle «la chasse subtile». Il y a de l'entomologiste chez le poète. Sauf que celui-ci ne collectionne pas. Il ne capture le papillon de l'étonnement que pour le libérer. C'est un jeu innocent qui tient du mystère et de la clarté parfaite. Comme le jeu de marelle où l'on

saute à cloche-pied, où l'on se fait infirme pour déjouer les pièges d'un damier que la raison a dessiné. J'aime cette remarque presque banale de Groethuyssen: «Il faudrait ne parler de poèmes qu'aux enfants.» Quel que soit leur âge. Mais on a dit, on a écrit tant de sottises sur l'enfance. Et encore plus sur l'esprit d'enfance. La capacité d'émerveillement chez un adulte fait toujours merveille, elle est consécutive à un transfert subit vers un objet quelconque, dans une aura de ravissement, de charme, de joie. La haute valeur de ces états tient en partie au fait qu'une corrélation intentionnelle du pratique et du noétique a été gagnée sur les prudences et les censures. Dans un village de Provence où j'ai habité voilà longtemps, une noble dame venait, au début du crépuscule, toucher un mur de pierre qui avait reçu les rayons du soleil depuis le matin. Ce manège m'intriguait. Je ne pus résister à l'envie, non pas de demander une explication, mais d'aller à mon tour mettre la paume à l'endroit exact où la femme avait posé la main. Je ne sais quelle complicité tacite me conseillait d'agir ainsi. J'avais d'abord observé avec soin. Il s'agissait de se tenir à une certaine distance du mur, d'incliner le corps à un certain degré, de fermer les yeux et de rester là, immobile, un certain temps. J'ai respecté toutes les consignes. Tant que je m'efforçai, que je m'appliquai, il ne se passa rien. Et, dans un moment d'oubli de ma part, ma paume touchant à peine la pierre, le mur me confia son secret. Vous le dirais-je, très chers, que ce serait peine perdue. Cette science de vieille enfance échappe à l'entendement habituel. Quand vous en aurez plus qu'assez de manger des bosses de chameau et des oreilles d'âne, de vous réveiller au son de la trompette des gentils organisateurs et de négocier syndicalement les pauses-baignades dans des mares croupissantes qui dégoutteraient le dernier des crocodiles, pourquoi ne vous abandonneriez-vous pas à la grande voyageuse qu'est l'imagination? C'est ainsi que, contre l'adage, on devient poète. Platon, qui détestait les poètes officiels, accordait au poète occasionnel ou fortuit le don

de légèreté, d'inspiration ou d'enthousiasme (d'endieusement, selon le texte grec), hé oui! déjà le coup de l'albatros! Alors, très chers, ouvrez grandes vos ailes et revenez-nous sans tarder. Vous sentirez à quel point un malheur recèle un bonheur et comment l'état de disponibilité ouvre un espace magique en nous et entre nous. Oui, c'est aussi cela, l'existence en poésie.

Car il nous est possible d'être poétiques sans nécessairement être poètes patentés. Vous me demandiez, avant de partir à la conquête de la désillusion, pourquoi je privilégiais la catégorie du gracieux (plutôt: du gratuit) où s'entremêlent tendresse et politesse. Que vous répondais-je? Aujourd'hui, dans la solitude ronronnante de mon hamac, je ferai l'effort d'une précision. Si la poésie commence par une rupture, elle s'achève par une soudure. La compassion profonde mène à vivre la vie même de l'autre. On épousera son contraire. Il s'agit moins de familiarité que de confiance, et encore plus de bienveillance. Cette façon de se désarmer est à la mesure de l'humain, je le crois, elle est à l'échelle de la vie humaine, si courte, si fragile, si naïve. J'entends néanmoins le rappel amer et lucide d'un Laforgue:

*Ah, couchant des cosmogonies!
Que la vie est donc quotidienne
Et du plus loin qu'on se souviene,
Comme on fut piètre et sans génie...*

Et j'ajoute que si la poésie se bornait à nous gracier, un instant, de notre médiocrité, elle serait chiche consolation. Mais si elle s'engendre dans le dégoût du monde organisé, c'est qu'elle vise le sublime, la révolution de l'être. Je trouve dans le *Cantique* de Jean de la Croix ce thème admirable: voir dormir l'amour. Ce qui n'est possible qu'après avoir traversé et dépassé la violence du dépaysement existentiel, la nuit noire de la voie négative. On est alors à la fois perdu et éperdu. Lors d'un séjour à Paris, je me levais de très bonne heure et j'ouvrais la fenêtre qui donnait sur les toits. Des générations de chansonniers ont célébré ce geste. Peu m'importait. Je regardais dormir la nuit, quand elle est la plus

menacée, juste avant qu'elle s'éveille couleur de jour. Quelques bruits timides montaient de la rue, chacun ayant sa tonalité propre et me faisant signe de quelqu'un, d'une singularité irremplaçable. J'habitais ces inconnus sans violer leur étrangeté. D'ailleurs, ce n'était plus eux, ce n'était plus moi, ce n'était même plus nous, c'était plus haut, plus loin, c'était tout proche de la folle lancinance qui nous désespère de ne pas mourir tout simplement de béatitude.

Très chers, je m'égare. Voyez où peut conduire un hamac. J'ai failli tomber dans le traquenard, disons du mallarméisme (variante compliquée du sublimisme). La poésie est partout, latente. S'efforcer de l'obtenir seule, décantée, délivrée de tout corps et de toute pesanteur, c'est le plus sûr moyen de la perdre dans l'artificiel (ou la platitude). N'ayons pas souci de poétiser à tout prix. Laissons être. Et moquons-nous de ce que nous sommes tentés de tenir pour sacré. Qu'est-ce que la poésie? Un critique qui se veut sarcastique en donne une excellente définition: «La poésie est une paire de bretelles». Métaphore virile qui a le mérite de rappeler à mon souvenir ému l'oncle Rosaire. Cet employé modeste et ronchon arborait les plus belles bretelles du quartier. Il en tirait non seulement une légitime fierté, mais encore des sons étranges, inouïs à mes oreilles d'enfant. Il glissait les pouces sous les bandes élastiques, tendait celles-ci de telle manière qu'avec l'index et le médium il les faisait vibrer à l'unisson. Avec quelques amis du voisinage je formai un orchestre de «gazous», instruments sphériques et nasillards qui se vendaient chez l'épicier du coin. Par les soirs de juillet, nous nous réunissions sur le balcon et, tout en chassant les moustiques, nous gazouillions discrètement pour mieux mettre en valeur les bretelles musicales d'un pauvre bougre qui était aux anges. Poésie? Pourquoi pas.

J'ignore le chant des sirènes. Mais je suis familier du chant des grenouilles vertes. Ces bêtes hideuses qui ne feraient pas de mal à une mouche (hum!) transformant les nuits à la campagne en autant de

poèmes. Je répète avec Jean Digot:

*C'est vrai que j'écoute des ombres
C'est vrai que je marche hors du temps
Mais j'appartiens à ceux qui passent*

La poésie sert à désigner la région où tend notre voyage. Cette tension jamais ne se relâche. Très chers, vous qui croyez qu'en payant pour vous asseoir sur des cactus et vous doucher de sable brûlant, vous connaîtrez je ne sais quelle illumination des autres et de vous-mêmes, peut-être sera-ce dans l'ordinaire de vos occupations que vous vous découvrirez poètes, choses légères, anges de l'insolites, messagers diurnes et nocturnes qui invitent à «Ecouter encore un peu le silence» (Seifert) qui constitue le seul vrai rayonnement du poème. Car nous parlons comme nous voyageons: en consommant et consumant. Malgré tout, le langage humain, destructeur et avilissant, reste notre seule chance de rendre la ténèbre où nous errons, glorieuse, louangeuse, transformante. Voilà des années, là où je travaille, une jeune fille remplaça notre secrétaire malade. Elle ne resta qu'une semaine. Je ne me souviens pas de sa voix, ne l'ayant guère entendue. Ni de son visage, de ses gestes. Et pourtant elle m'apparut comme une annonciatrice de poésie. Était-ce à cause des yeux purs où se reflétait l'envers d'un monde désespérant? Non, c'était à cause de ses pas dans le couloir et qui sonnaient comme une suite d'iambes. Un temps faible, un temps fort; entre les deux, une hésitation qui me laissait en suspens. Je travaillais dans la distraction de ce rythme allègre et blessé. Jamais par la suite je n'ai entendu un pas aussi plénier, lourd et léger. Par quelle inconscience divinatrice cette anonyme annonçait-elle à tous les noms de la terre une nouvelle naissance? Je n'y tins plus et je risquai un regard par la porte entrouverte de mon bureau: la grâce s'accomplissait à la faveur d'une disgrâce. L'ange était boiteux.